

**Discours prononcé par M. Marc BOYON,
Professeur de Quatrième**

Mes chers Amis,

Quand je traverse la rue de Vaugirard au chaos matinal, quand, à l'horizon toujours gris, j'aperçois la Tour Eiffel dessinant ses lignes dures et fières, quand je longe les marronniers mélancoliques du Boulevard, j'ai parfois l'impression d'étouffer dans les brumes d'un monde artificiel ; des souvenirs confus se pressent dans ma pensée, et je songe, avec quelque nostalgie, à des arbres plus verts sous un ciel plus bleu, à des agoras tumultueuses dans un poudroiement de soleil, à cette lumineuse Hellade, dont le nom grave et doux charme mon imagination et chante dans mon cœur.

Lorsque mon rêve s'envole ainsi vers la Grèce, ce n'est pas seulement vers les radieux paysages que nous ont révélés artistes et poètes, c'est surtout vers la cité chère à Pallas, vers Athènes, mère de l'humanisme vivant, inspiratrice d'une pédagogie harmonieuse, à laquelle les éducateurs modernes, à travers tous les bouleversements politiques et sociaux, toutes les révolutions industrielles, n'ont pu et ne pourront jamais qu'emprunter le meilleur de leurs préceptes.

À deux pas d'une Exposition où la technique du XXe siècle affirme sa maîtrise incontestable, n'est-il pas téméraire d'exalter les méthodes anciennes ? Non, car, sans rien abandonner d'un légitime orgueil, les plus grands génies s'inclinent toujours devant la leçon du passé.

Le grand principe athénien, en pédagogie comme dans tous les autres domaines, était la liberté. Au dogmatisme, à la contrainte qui régnaient à Sparte, on opposait un libéralisme absolu. L'État pouvait même se dispenser d'intervenir dans l'éducation, tant était grand chez tous les citoyens l'attachement à la démocratie.

L'enfant était d'abord élevé par les femmes, et c'est là sans doute ce qui explique la douceur et la sensibilité profonde de ce peuple accueillant, la finesse et l'esprit intuitif de cette race de poètes. À sept ans, l'enfant quittait le gynécée et commençait à fréquenter l'école où on lui enseignait la « gymnastique » et la « musique » ; programme séduisant, mais plus vaste que vous ne le croyez peut-être, car ce terme de « musique » désignait l'ensemble des sciences et des arts auxquels présidaient les Muses ; le jeune Athénien apprenait donc à chanter et à jouer de la cithare, mais aussi à lire, à écrire, à compter. Une fois révolu ce cycle préparatoire, il était initié par le grammairien aux œuvres les plus populaires de la littérature nationale : dans les poèmes d'Homère ou d'Hésiode, il découvrait avant tout de grandes leçons morales ; il rencontrait une foule de maximes, familières parfois, toujours émouvantes, qui l'exhortaient à pratiquer la vertu, à aimer la vérité et la justice. Il atteignait ainsi l'adolescence, partageant sa vie entre son école et son foyer, guide par des maîtres bienveillants et des parents pleins d'indulgence, qui travaillaient avec une égale sollicitude à façonner son corps et son âme.

À dix-huit ans, le jeune homme subissait un examen rigoureux, à l'issue duquel il entrait dans le collège des éphèbes. Cet événement capital de son existence était l'occasion d'une cérémonie grandiose qui se déroulait sur l'Acropole, au sanctuaire d'Aglauros. Devant le peuple assemblé, l'éphèbe recevait la lance et le bouclier qui devaient être désormais ses armes ; puis il jurait de défendre jusqu'à son dernier souffle l'intégrité de sa patrie, d'obéir aux lois en toutes circonstances, de respecter le culte des ancêtres, de travailler à la grandeur de la cité. Serment solennel dont les formules attestaient, de génération en génération, la continuité profonde du civisme athénien.

Pendant les deux années de l'éphébie, le jeune citoyen continuait à se développer. Physiquement d'abord, car les Athéniens ne concevaient pas qu'un esprit robuste pût vivre dans un corps débile. Laissant à des peuples moins raffinés le culte de la force brutale, ils préféraient joindre la souplesse à la vigueur et la beauté à l'énergie : tant ils avaient, en toute chose, l'amour de la mesure et de l'équilibre. Est-il besoin d'ajouter que les jeux du gymnase, dans leur variété extraordinaire pour l'époque, n'avaient rien de commun avec le sport mercantile et publicitaire auquel notre époque paraît s'accoutumer ? L'idéal antique demeurait purement humain, et nos jeunes athlètes, dont le désintéressement ne peut être mis en doute, mais chez qui l'esprit de compétition reste souvent le principal moteur, ne sauraient trop s'inspirer de ce noble exemple. Chez les Athéniens, l'exercice rationnel ne se réduisait pas à la culture des aptitudes physiques ; c'était une discipline morale, qui, créant une certaine harmonie au milieu des tendances individuelles, contribuait à la formation du caractère.

Parallèlement, s'épanouissait l'intelligence de l'éphèbe : il abordait en temps voulu, et avec plus de maturité d'esprit, les grandes questions scientifiques ; avec un goût affiné par ses premières lectures, par la contemplation des paysages familiers, il s'initiait à toutes les subtilités de la littérature et des arts. Les sophistes, qui se proposaient aux jeunes gens comme « professeurs de sagesse », étaient des savants, et même des techniciens ; ils enseignaient à leurs élèves la géométrie et la physique, la médecine et l'astronomie ; par leur dialectique pénétrante, ils les amenaient à poser correctement les problèmes de la matière et de l'esprit, du mouvement et de la vie, et leur faisaient entrevoir les secrets de l'univers. Les rhéteurs ne se bornaient pas à développer chez leurs disciples la tendance au bavardage : ils les entraînaient à la véritable éloquence, étudiaient avec eux les principes de la politique, les fondements de la législation, rejoignant ainsi l'effort des sophistes dans une recherche commune de la vérité.

À l'énigme de la destinée humaine, l'adolescent pouvait-il trouver une meilleure solution que celle que lui offrait la littérature même de son pays ? Pendant des siècles de barbarie universelle, le monde grec brilla d'un éclat incomparable. Ioniens, Doriens, Eoliens, dans la prodigieuse variété de leur aspiration et de leur art, paraissent avoir simplement préparé le rayonnement d'Athènes sous Périclès : l'épopée puissante et familière, l'ode ardente ou enjouée nous conduisent ainsi, à travers les âges, au triomphe du drame. Sous l'auguste parrainage d'Homère et de Pindare, les tragiques entrent en scène et bouleversent l'âme de la foule en lui inspirant tour à tour la terreur, l'admiration et la pitié : Eschyle, « magnifique et formidable », lui montre les rigueurs de la fatalité et les folies de la « démesure » ; Sophocle, plus serein, lui dépeint de nobles caractères, fermés et généreux dans l'adversité ; Euripide, dans son réalisme parfois cruel, l'intéresse aux souffrances d'une humanité trop sensible pour se hausser jamais jusqu'à l'héroïsme. A tant d'évocations déchirantes, Aristophane ne craignait pas de faire succéder les bouffonneries de ses fantoches cyniques : le rire n'est-il pas aussi humain que les larmes, et le sublime n'est-il pas toujours coudoyé par le ridicule ? Les lazzi traditionnels du vieux « cômos », les inventions cocasses ou la délicieuse fantaisie

des artistes entretenaient chez les jeunes gens la bonne humeur naturelle et, tout en leur ouvrant l'esprit, les armaient, pour les luttes de la vie, d'un optimisme clairvoyant.

L'éducation athénienne ne reposait donc pas sur une sèche érudition livresque : c'était une œuvre de longue haleine, une création continue où la recherche de la vérité laissait une large place à l'amour du bien et à la passion du beau. Le goût des arts, né dès l'enfance, s'accroissait encore avec les années. Chez l'adolescent, la notion des couleurs et des formes, le sens du rythme et des proportions étaient enrichis par l'étude des chefs-d'œuvre de la peinture, de la statuaire et de l'architecture, par le spectacle des chœurs qui, dans leurs évolutions, mêlaient le chant à la danse. Ces émouvantes créations d'un art collectif prenaient toute leur signification dans l'atmosphère de fêtes civiques et religieuses ou vivait, durant toute l'année, cette foule enthousiaste. La somptueuse procession des grandes Panathénées, à laquelle toutes les classes prenaient part d'un même cœur, était la plus belle manifestation de confiance et d'espoir où pût se révéler l'âme ardente d'une démocratie.

Ce peuple, qui poussa si loin le respect de la personne humaine et que l'on a cru pouvoir taxer d'individualisme, avait donc, avant tout, l'esprit de société. J'ose à peine rappeler quelle place tenaient, dans la vie des Athéniens, l'hospitalité et l'amitié ; mais qu'il me soit permis d'évoquer mes souvenirs personnels et de dire que le culte de la saine camaraderie, même chez les plus hauts personnages, s'est conservé dans la Grèce actuelle avec toute sa pureté. L'Athénien connaissait aussi cette forme supérieure de la camaraderie qu'est le sens de l'intérêt collectif : ses premiers maîtres lui avaient inspiré l'horreur de l'égoïsme ; plus tard, les philosophes lui avaient expliqué la portée des « lois écrites et non écrites » et la valeur des « choses divines et humaines » ; il savait que la fin normale de son activité n'était pas un étroit profit individuel, et que, tous les citoyens étant au service de la cité, l'effort de chacun vers le mieux avait pour but principal d'assurer la prospérité et la grandeur de la patrie.

Élevés dans de tels principes, les éphèbes savaient se montrer dignes de leurs ancêtres. Longtemps, Athènes ignora l'envie et l'injustice, la peur et la violence ; longtemps, elle vécut, fière de ses institutions libérales, au milieu des conflits du monde égéen. Périclès disait un soir sur l'Agora : « Vous n'avez rien à craindre des barbares, ô citoyens d'Athènes, tant que vous lutterez pour une patrie dont les lois sont justes. » Entourée de voisins jaloux, la noble cité pêcha peut-être par excès de confiance ; mal conseillée, trahie par des ambitieux, elle ne sut pas rester fidèle à l'idéal de générosité qui avait fait son prestige, et ce n'est pas sans amertume que nous voyons cette vaillante démocratie trébucher dans les équipées sanglantes de l'impérialisme et dans les intrigues criminelles des aspirants dictateurs. Humiliées par des siècles de servitude, Athènes et la Grèce n'ont jamais retrouvé leur ancien éclat, mais leur gloire reste immortelle. Le cadre naturel, qui fut témoin de ce glorieux passé, demeure immuable : heureux ceux d'entre vous, mes chers amis, qui pourront un jour, pèlerins passionnés, se recueillir devant les temples ruinés de Delphes ou d'Olympie, flâner dans le frais vallon de l'Ilissos où cliquettent les cigales, se laisser bercer par la mer « violette » où resplendit la « neigeuse » Paros, rêver au clair de lune sur les pentes argentées du Ménale !

Mais ceux-là mêmes qui ne pourront admirer ces merveilles ne doivent pas oublier qu'à un autre titre l'antique Hellade vit encore pour nous. Nous sommes les héritiers de sa pensée, puisque nous avons gardé les principes de sa pédagogie. Dans cet exposé, ne suffirait-il pas de changer quelques noms pour que tout pût s'appliquer à notre enseignement actuel, et plus encore, en dépit de certaines apparences, à l'éducation nationale de demain, élargie par une audacieuse réforme ? Nous avons de nombreux liens avec la Grèce, mais les plus honorables pour nous ne sont-ils pas les liens spirituels ? La culture classique bien comprise reste notre idéal. L'huile d'or, suc divin de l'arbre d'Athéna, qui donnait la force au lutteur et au savant la

lumière, même si nos athlètes la dédaignent aujourd'hui, éclairera toujours la lampe de nos chercheurs.

Marc BOYON

(1909-1983)

Agrégé de grammaire (1931)

Professeur à Buffon (de 1936-1937 à 1969-1970)